

Séance mensuelle du 17 juin 2011

✉ contact@amis-de-montlucon.com
www.amis-de-montlucon.com

L'ÉGLISE CATHOLIQUE À MONTLUÇON AU XX^E SIÈCLE

Cent dix auditeurs, dont Mgr Roland, évêque de Moulins, et plusieurs prêtres, formaient dans la salle Salicis la nombreuse assistance venue entendre la conférence du père Daniel Moulinet. Professeur d'histoire religieuse à l'université de Lyon, montluçonnais lui-même, il a montré de quelle manière l'Église catholique a été présente à Montluçon pendant le XX^e siècle. Les profondes mutations qu'a connu le monde moderne pendant cette période ont forcément eu une influence sur la stabilité de cette institution, quasi-immuable durant deux millénaires. Alors qu'en 1900, elle ne partageait le monopole religieux qu'avec la communauté réformée du temple de la rue Achille Allier, le protestantisme s'est depuis diversifié avec un courant pentecôtiste et des groupes évangéliques. Quant à l'islam, il se développe avec plusieurs salles de prière et bientôt une mosquée. Si d'autres sensibilités religieuses sont sans doute présentes, du moins leur visibilité n'est-elle pas fortement établie.

L'espace géographique concerné est celui de Montluçon et sa banlieue, celle-ci ne cessant de s'étendre jusqu'à Saint-Victor, Vaux, et même Estivareilles, englobées maintenant dans les deux paroisses montluçonnaises.

1 - L'Église catholique à Montluçon avant 1914

À la fin du XIX^e siècle, la ville de Montluçon, en plein essor industriel, a connue une grande croissance de sa population dans le nouveau quartier ouvrier de la Ville-Gozet. Le premier fait remarquable à signaler est la construction de l'église Saint-Paul en 1864 pour remplacer une chapelle en bois trop petite.

Quelques statistiques sur la pratique dominicale avant 1914 : Saint-Pierre et Notre-Dame : 9 % des hommes de la

paroisse, 50 % des femmes ; Désertines : 1,3 % des hommes, 15 % des femmes ; Estivareilles: 14% des hommes, 36% des femmes.

Lors de la séparation de l'Église et de l'État en 1904, les rapports furent très tendus. Ainsi les sœurs de Saint-Maur furent expulsées et s'installèrent à l'école de la rue des Conches. Les frères des écoles chrétiennes furent interdits d'enseigner. À Domérat, en 1900, le maire avait interdit le « port de la soutane pour tout ecclésiastique non reconnu fonctionnaire de l'État ».

Les écoles religieuses étaient nombreuses : Collège de garçons Saint-Joseph tenu par les pères maristes ; école Notre-Dame rue Racine ; à Saint-Pierre, école primaire Saint-Joseph, rue de la Gaité (1890) ; aux Isles, école Jeanne d'Arc (1899) ; pensionnat Sainte-Anne boulevard Carnot, tenu par les Ursulines ; pensionnat Sainte-Philomène, appelé aussi pension Pérard ; et en Ville-Gozet, école Saint-Paul pour les garçons, pensionnat Marie-Immaculée pour les filles.

En cette période d'avant guerre, l'abbé François Guéret avait créé une œuvre ouvrière répartie dans trois bâtiments : une grande salle de réunion, rue des Usines, un local de patronage avec bâtiment et cour rue du Furet, et une école ménagère. En 1918, ne pouvant faire face à ses créanciers, il se verra contraint de vendre la salle de la rue des Usines.

2 - Période de 1914 à 1939

Pendant la première guerre mondiale, les catholiques montluçonnais participent aux actions charitables menées en faveur des soldats et de leurs familles. Des monuments aux morts sont réalisés dans les églises. Ainsi, à Saint-Pierre,

À noter sur votre agenda...

Exposition : Un siècle de collections

5 au 16 septembre 2011 :

Salle des Congrès
de la mairie de Montluçon,

et 24 septembre au 2 octobre 2011

Foire-exposition
(parc des expositions, hall B)

Dimanche 16 octobre 2011, 15 h 30,

Ferme des Ilets :

Jean-Pierre Chaline :

- Hier, aujourd'hui, demain : les sociétés
savantes dans la vie culturelle.

Maurice Vignier peint un tableau (1918)¹ ; à Notre-Dame, on pose une plaque en marbre rouge (1920) ; à Saint-Paul, on aménage une chapelle (1932).

Dans les églises, des travaux d'embellissement sont effectués : à Saint-Pierre, à l'époque du curé Tinardon, des vitraux de Chigot² sont installés ainsi que des peintures de Maurice Vignier et un orgue venant de l'église de Sèvres (1927). A Saint-Paul, le clocher est restauré par l'architecte Marcel Générmont suite aux dégâts résultant de la mauvaise qualité des pierres.

En 1928, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul quittent l'usine de la Glacerie pour ouvrir leur maison quai Turgot.

Au début de 1930, un projet de construction d'une grande salle d'œuvre est envisagé par la comtesse de La Romagère, sur un terrain qu'elle possède. Des salles pourraient ainsi être attribuées aux différents groupes d'Action catholique présents à Montluçon³. Mais le projet se heurte au refus du maire, Marx Dormoy, qui, en 1939, va réaliser à cet emplacement le jardin Wilson.

L'Action catholique, impulsée par les papes Pie X et Pie XI et soutenue par l'évêque de Moulins, Mgr Gonon, trouve un terrain de choix à Montluçon, avec de nombreuses œuvres qui touchent toutes les couches de la population.

Trois temps forts marquent la période : la prédication par dix religieux rédemptoristes d'une mission sur les paroisses de la ville, durant le Carême 1936, et deux congrès eucharistiques, l'un en 1929 et l'autre en 1937. Le premier congrès et la mission sont considérés comme des succès, drainant plusieurs milliers de personnes aux grandes cérémonies. Le curé de Saint-Pierre estime que 4000 personnes sont venues dans les églises montluçonaises durant la mission de 1936. Quant au congrès de 1929, il se clôt par une messe en présence de 2500 fidèles dans la grande cour de Saint-Joseph et par une procession du Saint-Sacrement, au bois de la Brosse, qui réunit 5000 personnes. En revanche, la clôture du congrès eucharistique de 1937 ne réunit que 1500 personnes.

L'année 1931 voit la clinique privée du docteur Henry Rigondet se doter d'une chapelle. Destinée aux soignantes, les sœurs franciscaines d'Alès, et aux malades, elle accueillera aussi par la suite les habitants du quartier. Et en 1935 est aussi élevée, aux Guineberts, la chapelle Sainte-Marguerite-Marie.

3 - De la guerre à la veille du concile (1940-1960)

L'effondrement de juin 1940 est marqué par un afflux de réfugiés. Le 19 juin, des avions, à l'époque supposés italiens mais en réalité allemands, bombardent la ville et font 81 morts et de nombreux blessés. Les troupes allemandes entrent à Montluçon le 21 juin et repartent une semaine plus tard, puisque Montluçon fait partie de la zone libre. Marx Dormoy, qui a fait partie des 80 députés ayant refusé les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, est révoqué le 20 septembre et le conseil municipal est remplacé par une délégation spéciale.

Sous « l'État français », les autorités religieuses ainsi que les œuvres catholiques figurent dans les cérémonies

officielles – aux côtés de celles protestantes – comme lors de la venue du maréchal Pétain à Montluçon, le 1^{er} mai 1941, même s'il n'y a pas, ce jour-là, de cérémonie religieuse.

Le clergé, qui apprécie le rétablissement des processions, adhère globalement aux valeurs de la Révolution nationale. En février 1943, on note même la présence des curés de Notre-Dame et de Saint-Paul à l'assemblée constitutive de la Milice, au théâtre municipal.

Il y a pourtant des opposants. C'est le cas du RP. Clément Chartier, curé de Sainte-Thérèse, qui devra quitter la ville en 1943. Les vicaires ont davantage de liberté, tel l'abbé Chaudagne, aumônier du lycée. Il faut aussi signaler l'influence du jésuite Victor Dillard sur les jécistes montluçonais, qui oriente ces étudiants vers une attitude de « résistance spirituelle ».

Le 16 septembre 1943 a lieu le bombardement des usines Dunlop dont le bilan va finalement atteindre le chiffre de 57 morts et 150 blessés. Mgr Jacquin, qui a visité les blessés à l'hôpital, revient à Montluçon le 19 septembre pour présider les obsèques en l'église Saint-Paul, en présence du ministre du travail, Hubert Lagardelle, et du colonel Bonhomme, officier d'ordonnance du maréchal Pétain.

En 1941, c'est la création de la paroisse Sainte-Thérèse, par démembrement de la paroisse Saint-Paul. Le 24 septembre la paroisse est érigée et confiée aux franciscains. Mgr Gonon, évêque de Moulins, et le chanoine Borde, vicaire général, proposent que les Pères s'installent dans le nouveau quartier de Montluçon, pour donner un exemple de vie religieuse pauvre au milieu d'un quartier ouvrier. La première équipe arrive à Montluçon le 18 avril 1941. Ils logent d'abord dans le vieux château de Beaucaire à Blanzat avant de se transporter au cinéma des Marais. Sur la scène et derrière l'écran, ils aménagèrent six pièces, une cuisine-salle à manger-salle communautaire, un parloir et quatre chambres, minuscules et chauffées par des poêles qui dégagent, dit-on, plus de fumée que de chaleur !

Pour les grandes cérémonies, Noël, les Rameaux, Pâques et la communion solennelle, la chapelle en bois s'avère manifestement trop petite. C'est alors le cinéma qui devient chapelle. Après la séance du samedi soir, il faut donc tout transformer. Il y a en principe trois séances de cinéma, une le samedi soir et deux le dimanche, qui font salle comble. Beaucoup d'enfants y viennent, qui ne vont pas au catéchisme.

Les Pères commencent leur apostolat sur le quartier, sous l'autorité du curé de Saint-Paul. Les habitants du quartier des Marais n'ont pas une très bonne réputation religieuse avec beaucoup de populations transplantées, venant de la Creuse, sans oublier les Polonais et les Italiens.

Au début, peu d'enfants se présentent au catéchisme. Aussi, le curé, Clément Chartier, multiplie les visites et fait distribuer des tracts dans toutes les boîtes à lettres du quartier. 180 enfants répondent à l'appel. Lors du bombardement, le dévouement des Franciscains envers la population accroît leur popularité. Les œuvres se développent sous l'impulsion du curé, le Père Irénée Peter. Rapidement s'implantent la JOC, la JOCF, la LPDF. La pratique dominicale est de 5%, elle monte à 25% pour Pâques, même si seulement 10% des fidèles communient. En fait, très peu d'hommes sont présents.

Peu avant l'arrivée des Pères Franciscains, Mgr Gonon a appelé sur le quartier les petites sœurs dominicaines

1 - Ce tableau se trouve actuellement au château de Bien-Assis

2 - Voir Lettre des Amis de Montluçon n° 101

3 - Scouts, louveteaux, cercle d'études, Jeunesse catholique et amis de Lourdes, Noélistes, Ligue Castelnau (FNC) et DRAC, dames et jeunes de la Ligue, Cercle militaire.

garde-malades. Elles s'installent très pauvrement dans la Cité Dunlop, et comme elles soignent les malades à domicile, elles partagent leur champ d'intervention avec les Sœurs infirmières de Saint-François d'Assise installées rue des Serruriers. À celles-ci reviennent les paroisses Saint-Pierre et Notre-Dame.

En 1943, le curé Chartier demande à l'architecte Pierre Bougerolle de lui fournir les plans d'une petite église en dur, de 30 mètres sur 12, avec l'appui du maire, Raoul Méchain, et de Mgr Georges Jacquin. Le préfet refuse de faire suivre sa demande du fait de la pénurie de matériaux de construction. Le P. Irénée reprend le projet, achète des cloches, les fait suspendre à un bâti de bois, et invite l'évêque à les bénir, ce qui est fait le 22 juin 1947. En 1948, il lance le projet de construction de l'église par souscription et reçoit le soutien de Mgr Jacquin, mais aussi de la province franciscaine d'Aquitaine. L'église est construite sur les plans d'André Bauchet. La bénédiction le 3 octobre 1954 est conjointe avec la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Montluçon, qui s'effectue en présence du cardinal Gerlier, archevêque de Lyon et d'une foule de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Mais pour achever complètement l'église, il faudra poursuivre les travaux jusqu'en 1960.

Dans la paroisse Notre-Dame, les curés successifs, l'abbé Chautard et l'abbé Séchaud, organisent avec les vicaires une sectorisation de la paroisse, ce qui entraîne la construction de deux chapelles, à Saint-Jean (Noël 1950) puis à Rimard (11 octobre 1959).

En 1958 le quartier des Isles, rattaché à Notre-Dame depuis 1946, revient à Saint-Pierre. Par ailleurs, en 1960, des quartiers qui étaient théoriquement rattachés à Nérises-Bains arrivent dans le domaine de la paroisse Notre-Dame, qui les desservait déjà en fait : Saint-Jean, Nerdre, Rimard, Marignon et Les Réaux.

Le P. Séchaud entre dans le nouveau mouvement liturgique : les fidèles sont invités à répondre tous ensemble au célébrant. Des lecteurs viennent doubler en français les lectures de la messe qui sont encore en latin. Le curé répercute un appel lancé par le Secours catholique et la Société Saint-Vincent-de-Paul pour apporter une aide aux travailleurs Nord-Africains habitant sur la ville.

Deux processions se déroulent le 15 août à Saint-Joseph et le 8 septembre dans les rues de la vieille ville. En 1960 se met en place une procession en l'honneur de sainte Anne. Le patronage est repris par les mouvements Cœurs vaillants et Âmes vaillantes. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul quittent le 8, rue de la Fontaine, et l'acquisition de la maison est réalisée par l'Association diocésaine.

Dans la paroisse Saint-Pierre, en 1957, les statistiques de pratique religieuse sont les suivantes : sur une population de 8000 habitants, sont présents à la messe, 6% d'hommes, 7% de femmes. La société de gymnastique Réveil Saint-Pierre s'est dotée d'une section féminine : les Myosotis.

Le curé Vincent décide de remanier la disposition de l'église en vue de favoriser la participation liturgique. Déjà les grilles du chœur ont été supprimées. L'autel, réduit à ses éléments essentiels, table du sacrifice et tabernacle, sera installé sous la coupole pour que les fidèles des deux transepts puissent suivre les gestes de l'officiant. Les stalles seront remplacées dans l'abside.

La paroisse Saint-Paul est dévolue à la Mission de France. De ce fait, la pastorale y est un peu différente. Les vicaires sont remplacés par des prêtres de la Mission de

France : Pierre Sauvageot, Jean-Marie Hufschmidt et Simon Chevallier, qui postule pour entrer à la Mission. Mais le curé demeure le chanoine Saunier. C'est au début de l'année 1956 qu'il cède la place à un prêtre de la Mission, Paul Collet. Celui-ci veut plus de liens entre l'Église et le monde ouvrier. Sur le plan liturgique, il insiste pour favoriser la participation, donner du sens à la quête et supprimer les distinctions. Ainsi, les communiant auront tous la même tenue : une aube blanche. Les paroissiens sont perturbés : ils ne comprennent pas les prises de position de leurs prêtres à l'égard de la guerre d'Algérie, ou vis à vis de l'école libre paroissiale. Le clergé de Saint-Paul se met aussi à distance de la catéchèse mise en œuvre au pensionnat Marie-Immaculée.

En mars 1960, des inspecteurs de police viennent arrêter le P. Christian Corre. Son nom a été en effet trouvé dans le carnet d'un passeur qui aidait des jeunes gens déserteurs à gagner la Suisse. En juillet suivant, il passera devant le tribunal militaire.

Paul Collet est remplacé par Louis Morteau qui mènera une politique d'apaisement (1960-1965). C'est à ce moment que sera construite à l'ENET une aumônerie réalisée par André Bauchet.

À Sainte-Thérèse, les Franciscains mènent une pastorale classique. Le P. Marie-Bernard anime une colonie de vacances. Une attention particulière est portée à la communauté polonaise, très présente sur la paroisse, avec l'installation d'une icône de la Vierge de Czestochowa et la présence d'un aumônier polonais, le P. Christophe Szymecki. En 1954 est installée dans une chapelle latérale une statue en pierre de Notre-Dame des Prisonniers, érigée à l'initiative d'un Comité réuni autour du chanoine Séchaud.

Dans la paroisse de Désertines, le curé Jacques Lieven assure un certain dynamisme. Un nouveau presbytère est construit pour remplacer l'ancien qui était en ruine. En plus de la chapelle de la clinique Saint-François à Lancelotte, un autre lieu de culte est ouvert à Marmignolles en 1959.

À Domérat, la municipalité fait évoluer sa commune dans le sens d'une modernisation décidée. Le P. Marie-Bernard Rudelle, initialement vicaire à Sainte-Thérèse, en devient le curé. Il fait bâtir la chapelle de Couraud et transporter une chapelle en bois à Ricros.

4 - Du concile Vatican II à la fin du XX^e siècle

Le concile ouvert le 11 octobre 1962 va considérablement modifier les habitudes. Durant les années du concile, Mgr Bougon vient chaque année au théâtre municipal donner une conférence sur les travaux conciliaires.

Construction d'édifices religieux : l'effort de la période précédente pour doter de chapelles les nouveaux quartiers de la ville se poursuit au cours des années soixante. Il s'agit notamment d'équiper le quartier de Fontbouillant. Le P. Séchaud décide que l'église Saint-Martin sera construite en même temps que les logements. André Bauchet conçoit un édifice dans le style des HLM, avec les mêmes matériaux, ce qui permet d'avoir recours aux entreprises qui sont sur place et de réduire les coûts. Le premier curé nommé en 1962, l'abbé Louis Martin, y restera 27 ans.

Les travaux de l'église Saint-Pierre sont à peine terminés que le curé Perrin lance la même année le projet de construction d'une chapelle au quartier des Isles,

dessinée par André Bauchet. Mais les fondations sont réalisées par des bénévoles, le curé et son vicaire l'abbé Trochet mettant eux-mêmes la main à la pâte. Du fait des difficultés financières, ce n'est que le 1^{er} mai 1966 que l'édifice est ouvert au culte.

La même année, la municipalité annonce le projet de construction d'un ensemble d'HLM à Bien-Assis, au centre duquel est prévue un emplacement pour une église. Le clergé s'interroge sur l'opportunité d'une nouvelle implantation, du fait des implications financières. Finalement, on préfère une implantation plus discrète. En 1974, on achète 160 m² dans le centre commercial qui est en train de se construire. Le 28 mai 1978, le local qui sert au culte et aux réunions est inauguré. Le P. Francis Vico a déménagé sur le quartier, les réunions et les séances de catéchèse se passent dans son appartement. Une petite communauté d'Oblates du Cœur de Jésus vient s'installer, au printemps 1977, dans un autre appartement à proximité et apporte sa collaboration.

Les autres églises ont besoin d'importantes restaurations. À l'église Notre-Dame, dont la solidité est compromise, un lourd chantier est entrepris, qui nécessite la dépose des vitraux et du polyptyque, mais aussi le remplacement de nombreuses pierres, le renforcement des contreforts et la restructuration de la couverture. Les travaux s'achèvent en 1992.

En ce qui concerne l'église Saint-Paul, en 2002, un chantier qui durera trois ans restaure principalement le clocher. Il sera restitué dans son état initial ainsi que les voûtes et la toiture. La restauration de la façade est entreprise dans la foulée, ce qui permet une mise en valeur de cet édifice typique de l'architecture métallique du XIX^e siècle.

Dans le cadre de la restructuration de l'hôpital, a lieu la démolition de l'ancienne chapelle et la réalisation d'une nouvelle, inaugurée le 11 février 2005. A Saint-Victor, d'importants travaux sont opérés à l'extérieur et à l'intérieur de l'église.

Le mouvement liturgique entamé avant le concile se poursuit naturellement. Des mesures sont prises concernant les enterrements : la messe n'est plus systématique, on supprime le geste de l'offrande et, à partir de 1966, les prêtres n'accompagnent plus le corps au cimetière. Les crèches de Noël varient leur décor. Une pastorale du mariage se met en place, avec la création d'un centre de préparation au mariage. Le clergé et les religieuses adoptent des vêtements plus modernes. En janvier 1967, on pratique la première concélébration de la messe.

Le départ des communautés religieuses : Après avoir tant fait pour les montluçonnais, les premières à partir seront les religieuses infirmières dans les cliniques et à l'hôpital (entre 1950 et 1966), celles de La Charité de Lavault (1977), et celles du dispensaire de la rue de la Gaieté (1978). En 1964, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul quittent le centre-ville pour ouvrir un dispensaire à Fontbouillant, avec trois religieuses. Puis, ayant cédé à un personnel laïc la direction de l'école technique Saint-Vincent, les quatre dernières partent dans l'été 2004.

Les Ursulines qui enseignaient à l'institution Sainte-Anne depuis 1892 sont parties en 1963. Une petite communauté revient dans l'été 1980 et s'implante dans le quartier des Isles, pour être une présence d'Église. Les dominicaines installées aux Marais partiront en 1993.

La congrégation des Oblates du Cœur de Jésus, fondée à Montluçon, est la seule qui reste. Elle s'efforce de maintenir son engagement dans la pastorale.

Il faut noter deux arrivées : Les Petites sœurs de l'ouvrier, à Fontbouillant en 1993, et les Carmélites missionnaires thérésiennes, dans l'ancien presbytère Sainte-Thérèse en 2004.

Cependant, on constate une baisse significative du nombre d'enfants catéchisés ainsi qu'une chute des sacrements dits « saisonniers » (baptêmes, mariages, enterrements). Les mouvements d'Action catholique s'essouffent. Le clergé local va réagir. Les assises interparoissiales décident en novembre 1976 le lancement d'un journal commun, *Lumières sur la ville*. Le premier numéro, tiré à 4000 exemplaires, sort en octobre 1977, diffusé gratuitement dans les églises. Outre le journal, le Centre Social chrétien devient Centre d'Information catholique en 1978 et le Conseil des communautés devient Conseil de pastorale de secteur en 1989.

Le Secours catholique suscite, en 1992, la création des magasins Pénélope pour la collecte et la régénération de vêtements. L'association Coup de main, qui crée des emplois de service, voit le jour en 1982.

Le diaconat permanent fait son apparition de manière discrète avec une ordination dès 1984. Il y en aura quatre jusqu'en 2011.

Quant aux paroisses, regroupées et rebaptisées, elles seront désormais trois à constituer le doyenné de Montluçon : La paroisse de la Trinité en 2005, la paroisse Sainte-Marie en 2007, et la paroisse Saint-François d'Assise.

Au début du XX^e siècle, la quasi-unanimité du recours au baptême ou au mariage religieux ne signifiait pas, loin s'en faut, un enracinement des Montluçonnais dans le catholicisme. La réintégration des hommes dans les églises commence timidement dans l'entre-deux-guerres mais la religion est longtemps considérée comme « une affaire de femmes ». On constate que c'est dans l'entre-deux-guerres que la pratique féminine va fortement chuter : faut-il y voir une conséquence du changement du statut de la femme qu'a induit la première guerre mondiale ?

Jusque dans les années 60, le clergé a eu constamment le souci d'accompagner le développement géographique et humain, en particulier le clergé de la paroisse Saint-Paul, et a multiplié les lieux de culte. Mais en ces années de bouleversement des mentalités, les dernières décennies sont marquées par une importante diminution des effectifs du clergé. Le nombre de prêtres sur Montluçon et sa banlieue, qui demeure entre 17 et 20 entre le début du siècle et les années 70, est divisé par deux ensuite. Il passe à 9 en 2000. Il est à peu près équivalent à cinq ou six "plein temps" aujourd'hui, en tenant compte des diacres et des laïcs salariés en pastorale.

Enfin, on assiste au vieillissement des pratiquants et à la baisse notable des enfants catéchisés. Il est clair que l'Église catholique n'a plus l'impact qu'elle a eu pendant longtemps. « Cependant, même réduite, elle fait montre d'un certain dynamisme, au prix de nombreux dévouements, qui lui assure une certaine présence, dans la continuité de son histoire. » Telle a été la conclusion du père Daniel Moulinet.